

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 73 (1970)

Buchbesprechung: Chronique littéraire

Autor: Beuchat, Charles

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Chronique littéraire

par Charles Beuchat

Pour doubler la bataille politique que vous connaissez, la bataille de la culture apporte un nouveau jeu de massacre aux Jurassiens. Presque tous veulent jouer, chacun y va de son couplet. Des uns, amoureux de la grandeur et riches d'imagination, voient déjà, dressé vers le ciel, un palais de marbre et de porphyre digne des dieux. Toutes les forces vives de la nation s'y verraient rassemblées et exaltées. La Culture fêterait sa naissance définitive. Plus humbles ou plus pratiques, d'autres rêvent du triomphe de l'administration, puisque ces poètes et ces artistes manquent naturellement de la juste et saine vision des choses. Quelques-uns, sachant que l'artiste véritable crée d'abord et réclame ensuite, s'occupent surtout de la diffusion de la culture. Ils préconisent une maison centrale dotée de toutes les commodités à Delémont ou à Moutier et un centre local pourvu d'une salle de spectacle dans les localités principales. Ils pensent, avec une certaine raison, que le théâtre doit jouer un rôle spécial: il se trouve en rapport direct avec le peuple.

Le Jura a toujours possédé des troupes théâtrales d'amateurs. Aujourd'hui, peut-être en vue de la bataille de la Maison de la culture, les troupes semblent se multiplier. Nous avons même vu surgir le théâtre en action, le théâtre total, et des amateurs-poètes genre Mûrit-Blé. Le succès fut honnête et l'enthousiasme réel. L'avenir sourit.

Pour sa part, Jean-Louis Rais a mis la main à la pâte en composant *Rudiane ou Pourquoi pas une fille?* (Imprimerie Boéchat, Delémont).

Historien-poète à sa façon, Jean-Louis Rais croit précisément que le théâtre doit honorer la poésie. Sa Rudiane, druidesse vouée à la guérison des enfants et chargée des sacrifices, rejette les coutumes barbares, car la Poésie l'a touchée de son souffle. Elle se sent faite pour aimer, non pour maudire, à l'instar de l'Antigone de Sophocle. Avant tout, elle aime sa race et lutte contre les envahisseurs romains. Victime de ces derniers et des collaborateurs par intérêt, elle deviendra la sacrifiée.

Auparavant, elle aura chanté la nature, les paysages du terroir, cette bonne source de Sainte-Colombe et notre grotte. Qu'on me pardonne ce « notre » ! Née Duplain d'Undervelier, ma mère a tenu à faire bénéficier l'enfant que je fus des vertus roboratives de l'eau de la grotte de Sainte-Colombe. Ajoutons que les Funambules de Delémont, sous la direction de Pierre Bouduban, ont joué avec grand succès *Rudiane*, drame en quatre actes, à Moutier, à Delémont, à Lajoux, à Porrentruy, à Soulce, à Develier et à Courroux. La culture va donc au peuple et en reçoit sa récompense.

* * *

Le poète Alexandre Voisard apporte de plus en plus sa contribution à la culture. Il croit que cette culture demande un climat de liberté et il œuvre en conséquence. En prose ou en vers, depuis quelques années, il bataille aux avant-postes pour son Jura et il frappe et d'estoc et de taille. C'est plaisir à le voir se démener dans la lice. Puis, son devoir accompli, il dépose le harnais et fait son examen de conscience. *Les deux Versants de la solitude* (aux Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne) représentent cette prise de conscience et comme le résumé de la vie du poète. D'un côté, la montée de l'enfance et de la jeunesse ; de l'autre, l'âge mûr et le temps des moissons durables :

« C'est fini. La courbe parfaite est accomplie. Le Solitaire ouvre tout grands les yeux, s'essuie la bouche, efface le sang perlant à sa poitrine. Ses visions désormais, libérées de leurs témoins, vont déferler dans la perpétuelle aura. »

Alexandre Voisard n'est pas encore à l'âge où l'on s'arrête. Son lyrisme enivrant le reprend tout à coup et il repart pour les belles chevauchées sur l'aile des mots et parmi la fulgurance des images. *Les Chandeliers de la Toussaint* brillent d'une flamme superbe :

« La braise éclate. Mes yeux ne cernent plus qu'un troupeau d'étoiles amères. »

Et c'est, en ultime oraison, *Feu pour Feu* :

« Verrons-nous le firmament accourir à ce repas de cendres ? Serons-nous assez forts, libérés de nos traces, pour parcourir encore, de ténèbre en ténèbre, le feuillage frémissant de la parole, le mouvant polygone du désir premier ? »

Il fait bon de se laisser bercer par le doux et sonore ronronnement de la Muse d'Alexandre Voisard.

Après un temps de recueillement et d'approfondissement, Francis Bourquin réapparaît en poète, à l'enseigne de la Mandragore qui chante. Son recueil, *O mon empire d'homme* (à la Baconnière, Neuchâtel), sacrifie au rite poétique moderne plus que les précédents. Si l'auteur croit encore à la magie du rythme, à défaut de rimes, il laisse ses strophes se dérouler en pleine liberté et il s'enivre, à son tour, des images on dirait jetées pêle-mêle et qui vous emportent n'importe où, mais ailleurs :

« Eclairs de la pensée
proies des yeux et des mains
joies de bouche et de cœur
fragile et pur patrimoine de l'être
— en vous je fonde mon haut règne
la gloire de mes dieux »

Que nul ne s'avise de demander au poète une vision restreinte des choses d'ici-bas : son affaire est d'un autre ordre, qui est de se perdre au pays de l'inexprimable :

« Vous passez
lobes sans consistance
demeures de l'impersonnel
Mais ce que vous cachez
moisson d'espace indestructible
quelle est la faux qui puisse l'entamer »

Ivresse verbale, transposition du concret en abstrait, accumulation des images insolites, mystère des longues résonances, que faut-il de plus pour faire un poème ?

« Instants cueillis aux espaliers des heures
je me donne à tue-tête mes fêtes
parole aventureuse pour saluer la vie »

Lucie Rais, auteur de *La Marelle* (Imprimerie du Démocrate, Delémont), ne cherche pas midi à quatorze heures. Son recueil de vers demeure fidèle à la vieille méthode des rimes et des rythmes, des strophes et des images claires. Il en résulte de belles réussites en sonnets ou en quatrains ; il en découle une philosophie de la vie qui possède sa valeur. Le sentiment y trouve son compte :

« Vides sont mes mains,
Le dernier chemin
Est sans lendemain. »

Si quelques poèmes lassent par leur longueur, de petits raccourcis d'impressions et de pensée font merveille. Et pourquoi la mode serait-elle plus despotique aujourd'hui qu'autrefois ? André Rais, dans une introduction cavalière, s'élève contre les exclusives des chapelles à la mode. La vérité conserve tous ses droits, de chaque côté de la barricade poétique.

* * *

Telle la poésie, tel le roman. La nouvelle technique veut du neuf ; allons au neuf ! Hélas, le neuf passe vite. Ainsi pense Camille Gorgé, l'auteur de *Fresque en rouge et noir* (aux Editions du Panorama, Bienne). Nostalgique de son passé d'adolescent, Camille Gorgé dédie son livre à ses camarades du collège de Porrentruy d'autrefois : « A ceux, trop tôt disparus ou bénéficiaires d'un dernier sursis, qui s'étaient préparés ensemble, d'un même cœur et d'une même foi, pour le voyage sans retour ».

Au temps de sa jeunesse, les rouges et les noirs faisaient la loi en Ajoie et se détestaient cordialement, si l'on peut employer ce terme ici. La petite politique allait ainsi bon train, les fils prenaient la suite du père, et vive la haine séculaire des familles ! Parfois, patatras ! un rouge passait à droite ou vice versa, une jeune fille, Juliette moderne, s'amourachait d'un Roméo de l'autre bord : le jeu des nobles institutions s'en trouvait déréglé. Le drame menaçait.

C'est précisément l'un de ces drames que nous conte Camille Gorgé. Radical lui-même, il a tendance à donner le beau rôle à ses coreligionnaires politiques et à faire de Miserez le notaire abhorré et l'image du sectarisme limité et tête. Par bonheur, la propre fille du « monstre » est la sainte des saintes, l'amoureuse idéale, la jeune fille parfaite. Que l'on pardonne au père au nom de la fille !

L'auteur ne pardonne pas : il laisse la destinée punir le fautif. Malheureusement, les deux amoureux finissent tragiquement, l'un en Amérique, l'autre au couvent. Entre-temps, le romancier, qui écrit bien une langue classique, a brossé un portrait haut en couleurs de deux jeunes amoureux absous (il en existe encore de nos jours). Il a ressuscité une époque proche et déjà lointaine.

Et c'est ici que son volume prend ses justes proportions : il donne aux contestataires de ce jour une leçon d'histoire, d'humilité et de sagesse. Histoire, en leur apprenant le passé récent de notre terroir ; humilité, en leur montrant combien les gloires et les goûts sont fugitifs. Qu'en sera-t-il dans vingt ans, depuis que la machine humaine s'est mise à tourner à une allure folle ? Les adolescents ne seront pas encore dans leur quarantième année que leurs fils les auront déjà reniés. Sagesse enfin ? Devant cette nervosité rageuse de l'époque, il faudra bien convenir que trop c'est trop, qu'un peu de lenteur permet à l'humanité de respirer et que certaines constantes se vengent de se voir méconnues.

* * *

Adrien Meyer, l'auteur de *L'Ahurissant cauchemar d'un pêcheur* (Editions du Scorpion, 1, rue Lobineau, Paris 6e), appartient à la génération de Camille Gorgé. Lui aussi a usé ses premières culottes sur les bancs du collège de Porrentruy. Lui aussi s'en est allé de par le monde. Mais, alors que Camille Gorgé courait d'ambassade en ambassade, Meyer a gagné l'océan Atlantique, du côté de la Bretagne et la Vendée. Il a dû s'acclimater là-bas. En tout cas, son enthousiasme pour la pêche au saumon, sur mer, et ses connaissances des contrées et des moeurs des poissons et des pêcheurs marins, lui ont ouvert toutes grandes les portes de Nantes. Ce Jurassien d'autrefois parle un peu comme Hemingway ; son roman du pêcheur rappelle *Le Vieil homme et la mer*.

Quel lyrisme, quelle poésie ! Le départ pour le royaume des saumons prend des allures d'épopée et les faits et gestes de ce héros de la pêche, possédé de son démon pour l'éternité, sonnent hauts et vastes. Emporté par le souffle du large, Adrien Meyer manie les imparfaits et les passés définis en poète et en écrivain de classe. Même un béotien de mon rang se laisse séduire. Qu'en sera-t-il d'un pêcheur passionné ? Mais pourquoi faire suivre ce récit de 300 pages d'une série de mots croisés ?

* * *

Roland Béguelin, le héros du combat jurassien depuis plus de vingt ans, n'a plus coutume de nous apparaître sous les traits d'un poète ou d'un nouvelliste. Ses lecteurs du *Jura Libre* se sont si bien habitués à sa prose claire, précise, cassante à l'occasion, qu'ils ne demandent pas autre chose. Tout au plus acceptent-ils de savourer l'ironie et la passion contenue de ses brochures de combat, dont la dernière en date porte le titre flamboyant en noir et en rouge : *Domination bernoise et Parti socialiste* (Imprimerie Boéchat, Delémont). Les faits, présentés avec clarté et une violence mesurée, parlent d'eux-mêmes et malmènent certains chefs politiques d'une façon nette et précise comme le couperet de la guillotine. Il ne doit pas faire bon être en proie à l'ardeur justicière de Roland Béguelin.

Or, voici que ce même Roland Béguelin nous apparaît sous les traits d'un psychologue spécialiste de l'amour et de ses complications. *Contrecœur* (Imprimerie Boéchat, Delémont), avec dessins de Paul Bovée, contient trois nouvelles : *La dernière lettre*, *Fabienne*, *Toi ou un autre*. L'art de la nuance et de l'expression, le don de narration, la subtilité de l'affabulation, tout cela prouve le talent d'écrivain et de romancier de l'auteur. Une fois de plus — et je le répète depuis des années à nos amis romands — il s'avère que le drame jurassien, bénéfique en certains domaines, se montre catastrophique pour nos lettres. Comme il serait plus facile et plus rentable de se laisser aller à sa fantaisie et de composer n'importe quoi sur n'importe qui, même en histoire, sans avoir à redouter les ukases, les condamnations, les dénégations, les vengeances !

Le croirait-on ? Roland Béguelin sait quitter le pays de la simplicité et du réalisme clair pour celui du mystère, du clair-obscur, de l'entre-deux, du subconscient, de l'inconscient. Ses personnages, telle Fabienne, sont des complexés, en proie à la crise d'amour. Loin de les abandonner au dieu subtil et aux appétences de la chair, l'auteur se plaît à les suivre sur les chemins obscurs et dangereux de la passion partagée ou refusée. De tels jeux finissent mal. Le conteur Roland Béguelin ne foule par les parterres fleuris de la facilité en amour.

* * *

La Lucarne (Editions de l'Institut jurassien) de Tristan Solier ne nous ramène pas à la simplicité du conte à la Maupassant. Solier, il est vrai, adore le compliqué, le mystère, le farfelu à l'occasion, l'inattendu. Ses poèmes pratiqueraient plutôt le supersurréalisme.

Qu'est-ce que la lucarne ? Le point de vue de Sirius, si l'on veut, un point de vue élevé qui permet de jeter un coup d'œil ample et poétique sur le passé. Tristan Solier, que la vie a malmené cruellement dans son existence intime et familiale, possède l'art de la transposition. Au lieu de conter pour conter, jour par jour, fait par fait, il appelle à son aide les symboles, les allusions, les comparaisons, et il dresse le tableau définitif de sa propre vie. C'est émouvant et d'une réussite rare. Ecoutez plutôt :

« Je redeviens multiple, pas guéri du tout, simplement multiple, pas orgueilleux mais simplement habité, pas vraiment victorieux mais simplement entraîné. La liberté attend de moi, comme des autres, des gestes d'amour. Comment peut-on les refuser quand ils s'adressent à des vivants, à des enfants qui n'ont aucune envie d'étouffer dans le sillage de leurs parents, à des amis de lutte, aux rares hommes qui deviendront dans l'au-delà des morts sans entraves ? »

Tristan Solier a déjà commencé ces gestes d'amour. Sa prose chante dense et magnifique.

* * *

Théâtre, poésie, roman et nouvelles, journal intime haussé à l'universel, que de richesse jurassienne, une fois de plus ! L'essai a sa part, une fois de plus.

Auguste Viatte s'en charge. Inutile de redire les qualités de ce Bruntrutain superintellectuel, voyageur devant l'Eternel, représentant numéro un de la francophonie à travers le monde, la France et le Canada en tête. Il était donc normal que la librairie Larousse, désireuse de faire le point sur le problème de la francophonie, s'adressât à Auguste Viatte. Le petit livre est là, complet et d'une lecture facile. Il nous plaît, en ces jours de bataille cachée ou publique, de voir un Jurassien montrer le chemin. Nous n'avons ni les prudences, ni les réticences ni les pudeurs des Français, ni les intérêts de certains Romands ; notre enthousiasme égale celui de tous. En avant !

Dans ce monde voué trop lâchement aux mastodontes, il est logique et sain que les tenants de la langue française, si longtemps langue universelle, unissent leurs efforts pour défendre leurs richesses, leurs droits, leur tradition. Certes, il peut sembler amer à d'autres Européens aussi nombreux, sinon plus, que leur propre langue ne possède pas les mêmes quartiers de noblesse. Qu'y faire ? Il peut leur faire mal que cette défense et illustration de notre langue

soit d'abord le fait d'Arabes ou de Noirs. Qu'y faire encore ? L'histoire et la réalité sont là.

Comment expliquer alors que trop d'Européens se montrent jaloux, méfiants, disposés à sacrifier ce français à l'américain ? Y aurait-il là un relent des luttes tribales ? Tout pour le lointain, rien pour le voisin ! Cependant, sous l'impulsion de Bourguiba et de Senghor, les francophones vont de l'avant. Ils ne menacent personne et n'emportent pas, dans leurs bagages, le commerce et l'industrie. Leur idéal ? Conserver la culture française représentée par une langue de clarté, s'épauler mutuellement, sans nul mépris des autres parlers.

Véritable épopée culturelle, somme toute ! Dans des pages mesurées, documentées, précises, humbles à leur façon, Auguste Viatte conte cette épopée-là. Comme elle nous change des massacres perpétrés, de nos jours, au nom de la culture et de la langue !

* * *

Avant Marcel Raymond et son *De Baudelaire au surréalisme*, auquel vint s'adjointre *L'Ame romantique et le Rêve* d'Albert Béguin, la Suisse romande marchait plutôt à la remorque de Paris dans la critique et l'essai. Depuis, les Français n'ont pas changé : ils se contentent de laisser le domaine du supermodernisme et du surréalisme aux écrivains romands. Pierre-Olivier Walzer est l'un de ces derniers. La poésie de Valéry, la subtilité de Paul-Jean Toulet, l'audace de Mallarmé, n'ont pas de secret pour lui. Et voici qu'il nous présente, à la Pléiade, deux héros du mystère et du surréalisme avant l'heure : *Lautréamont* et *Germain Nouveau*. Le gros volume est composé selon les normes chères à la bibliothèque de la Pléiade, chez Gallimard, NRF, Paris.

Ignoré du dix-neuvième siècle ou presque, Lautréamont a pris sa revanche au temps du surréalisme. *Les Chants de Maldoror* sont devenus des classiques du genre. Pour l'horrible, le jamais lu, le fantasque et le fantastique, Breton en personne se voit pulvérisé. Et je ne dis rien du Franc-Comtois Charles Nodier. La prose de Ducasse, dit Lautréamont, vous a une ampleur réelle et, pour la torture à expliquer et à « expliciter », elle rôde dans les parages du marquis de Sade. Quant à savoir si le génie de l'auteur, mort si jeune ! rejette dans l'ombre tous les génies de notre littérature, il y a là matière à discussion et à sourire. Pour ma part, je n'ai jamais rencontré un intellectuel qui, yeux dans les yeux, ait osé m'avouer

qu'il avait lu les six *Chants de Maldoror* sans oublier la moindre virgule.

Rendons justice à Pierre-Olivier Walzer qu'il ne donne pas dans le fanatisme à tous crins et qu'il sait admettre et ne pas admettre. Au demeurant, son art acrobatique, familier de la pirouette élégante, fait merveille en l'occasion.

Il renouvelle la merveille pour Germain Nouveau. Nous savions, de tout temps, que Germain Nouveau jouait au paradoxe aussi bien que l'auteur d'*Ubu roi*. Nous avions lu et savouré des poèmes écrits à Bicêtre ou autre maison de fous ; nous avions ouï que l'auteur, disparu de la circulation, vivait encore à Marseille, où il mourut dans les années vingt de ce siècle. C'est tout.

Or, en des pages charpentées et documentées, P.-O. Walzer éclaire notre lanterne. Germain Nouveau devient un poète fécond et précurseur. Il a fréquenté Verlaine et Rimbaud et il a osé ironiser contre les deux maîtres. Bref ! C'est un plaisir de déguster les œuvres de Germain Nouveau. Essayez !

* * *

Une nouvelle revue vient de faire son apparition à titre de supplément du *Jura Libre : Sur Parole*. Jean Cuttat, notre bretteur par excellence, dirige les débats. Il parle assez pour tous, ce qui ne l'empêche pas de céder la place, de-ci de-là, à Alexandre Voisard et à Jacques Chessex. De quoi satisfaire notre curiosité et notre enthousiasme littéraire, social et artistique. Courage, les gars !

* * *

Quoique la peinture ne relève pas de la chronique littéraire, elle peut susciter des enthousiasmes écrits et entrer ainsi dans notre domaine. Faut-il rappeler, en passant, que le Jura inspire autant les peintres que les poètes ? Voici un livre richement illustré, composé en français et en allemand par Max Robert, Alfred Messerli, Bruno Kehrli, Robert Th. Stoll et Markus Farner. Les lecteurs romands savoureront de préférence la *Lettre à un ami*, de Max Robert, et la magnifique et savante étude de Bruno Kehrli. Robert et Kehrli se promènent, heureux hommes ! dans le jardin de l'art, figuratif ou abstrait, en familiers et en artistes eux-mêmes. C'est un plaisir de roi de les prendre pour guides et d'aller à la rencontre d'un talent réel et puissant.

Car le titre du livre sonne haut et clair, *Coghuf*. Il tient ses promesses et il présente l'homme que vous savez, et ses principes d'art et ses rêves et ses réalisations. De superbes reproductions de toiles et de vitraux viennent à l'appui des affirmations et emportent la conviction du plus difficile. Loin de moi la prétention de caractériser à mon tour le don et la science du peintre ! Tant d'autres l'ont déjà fait et Coghuf, bougon d'apparence, n'aime pas à se voir le sujet des élucubrations esthétiques. Lui travaille, un point, c'est tout.

Qu'il me soit donc permis, en guise de conclusion, de saluer tout bêtement celui qui a choisi notre Jura pour patrie, qui s'est identifié avec son âme et qui le défend si bien. Bâlois d'origine, il démontre l'inanité des inquiétudes de certains Alémaniques affolés à l'idée que les Jurassiens pourraient former un canton. Celui qui, comme Coghuf, adopte notre terre est de chez nous et le restera. Et merci à Coghuf d'avoir mis son talent extraordinaire au service de ces Franches-Montagnes, l'une des gloires de notre Jura !

Auteurs et livres traités

Jean-Louis Rais : *Rudiane ou Pourquoi pas une fille ?* (Boéchat, Delémont); Alexandre Voisard : *Les deux Versants de la solitude* (Cahiers de la Renaissance vaudoise, Lausanne); Francis Bourquin : *O mon empire d'homme* (La Baconnière, Neuchâtel); Lucie Rais : *La Marelle* (Le Démocrate, Delémont); Camille Gorgé : *Fresque en rouge et noir* (Editions du Panorama, Bienne); Adrien Meyer : *L'Ahurissant cauchemar d'un pêcheur* (Editions du Scorpion, Paris); Roland Béguelin : *Domination bernoise et Parti socialiste* (Boéchat, Delémont) et *Contrecœur* (Boéchat, Delémont); Tristan Solier : *La Lucarne* (Institut jurassien); Auguste Viatte : *La Francophonie* (Librairie Larousse, Paris); Pierre-Olivier Walzer : *L'autréamont, Germain Nouveau, Œuvres complètes*, textes établis, présentés et annotés par Pierre-Olivier Walzer (Bibliothèque de la Pléiade, NRF, Paris); *Sur Parole*, revue, supplément littéraire du *Jura Libre*, Delémont. Rédacteur : Jean Cuttat, Porrentruy ; *Coghuf, Lumière et Réflexion*, textes de Max Robert, d'Alfred Messerli, de Bruno Kehrli, de Robert Th. Stoll, de Markus Farner (Editions d'Art Robert, Collection « L'homme et l'art », Moutier).



SCIENCES

